QUARANTIÈME ANNÉE. — N° 14323

On s'abonne aux Bureaux du Journal, 5, BOULEVARD DES ITALIENS, A PARIS, et dans tous les Bureaux de Poste

LUNDI 27 AOUT 1900.

Le Temps

PRIX DE L'ABONNEMENT

PARIS, SEINE et SEINE-ET-OISE...	Trois mois, 14 fr.	Six mois, 28 fr.	Un an, 56 fr.
DÉPART^ts et ALSACE-LORRAINE...	— 17 fr.	— 34 fr.	— 68 fr.
UNION POSTALE.....	— 18 fr.	— 36 fr.	— 72 fr.
AUTRES PAYS.....	— 23 fr.	— 46 fr.	— 92 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Un numéro (à Paris) 15 centimes

Directeur politique : Adrien Hébrard

Toutes les lettres destinées à la Rédaction doivent être adressées au Directeur

Le Journal ne répond pas des articles non insérés

Adresse télégraphique : TEMPS PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT

PARIS, SEINE et SEINE-ET-OISE...	Trois mois, 14 fr.	Six mois, 28 fr.	Un an, 56 fr.
DÉPART^ts et ALSACE-LORRAINE...	— 17 fr.	— 34 fr.	— 68 fr.
UNION POSTALE.....	— 18 fr.	— 36 fr.	— 72 fr.
AUTRES PAYS.....	— 23 fr.	— 46 fr.	— 92 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Un numéro (départements) 20 centimes

ANNONCES : MM. LAGRANGE, CERF ET Cie, 8, place de la Bourse

Le Journal et les Régisseurs déclinent toute responsabilité quant à leur teneur

TÉLÉPHONE, 4 LIGNES :

N°s 103.07 — 103.08 — 103.09 — 119.40

Le TEMPS accepte des abonnements au numéro, partant de n'importe quelle date, moyennant 0,20 c. par numéro à expédier en France ou à l'étranger.

Paris, 26 août

BULLETIN DE L'ETRANGER

AMOURS-PROPRES INTERNATIONAUX

La lettre de l'amiral Seymour, que nous avons publiée hier, n'aura pas manqué d'attirer l'attention. Cet hommage aux marins français va droit au cœur de la nation, d'abord parce qu'il est mérité, ensuite parce qu'il émane d'un amiral anglais, enfin, — *last but not least* — parce qu'il vient à son heure.

On remarquait, en effet, dans les nombreuses dépêches anglaises qui nous sont parvenues du Tchi-Li, comme un parti pris d'ignorer le rôle des troupes françaises dans l'Extrême-Orient.

Le public ignorant la source des nouvelles, et certains nouvellistes intéressés à la paraître ignorer, s'excitaient de voir les Anglais partout et nos soldats nulle part. Expliquez? — A quoi bon? Des deux côtés de la Manche, il est de grands inquisiteurs devant qui s'expliquer équivaut à s'excuser. Fleet street vaut, à cet égard, la rue du Croissant.

Heureusement, l'amiral Seymour est venu tout remettre au point, et l'on ne peut que s'en féliciter. Il l'a fait avec la dignité chevaleresque qui sied à son nom, à son caractère, enfin à la sympathie pour la nation française dont témoigne son passé. L'amiral Seymour, alors âgé de quinze ans, fit ses premières armes en Crimée comme *midshipman*, côte à côte avec des Français. Il prit part aux bombardements d'Odessa, de Sébastopol et de Kerburn. Encore avec les Français, il fit toute la guerre de Chine, entre 1857 et 1860. Il a déjà pris une fois Canton en 1857, et une fois les forts du Pei-Ho en 1858.

Ainsi mêlé toute sa vie à nos armes, l'amiral Seymour était plus enclin et plus autorisé que personne à leur rendre hommage. Il faut souhaiter que sa lettre ait, comme il l'espérait, pour résultat de « resserrer les liens d'amitié qui unissent la France à l'Angleterre ». Ce ne sera point inutile.

Il y a, en ce moment, une véritable débauche d'imaginations anglaises. Nous disions l'autre jour quelles inepties inventent les journaux de M. Chamberlain pour faire croire que la France prépare une guerre contre l'Angleterre. Les gens bien informés ne font qu'en sourire. Mais nous n'imaginons pas, à Paris, avec quelle anxiété ces informations sont accueillies dans les provinces anglaises. Il ne faut pas l'oublier, l'opinion britannique est énervée par une longue guerre. Elle voit maintenant le danger partout, même chez nous. C'est bien embarrassant. Car, enfin, nous ne pouvons nous donner le ridicule de démentir avec un grand sérieux les contes de *nurseries* qui circulent outre-Manche. Pour les Anglais bien informés, ce serait même un procédé humiliant, trop semblable à ces complaisances qu'on a pour des malades. « Tu jures qu'il n'y a pas un ogre derrière les rideaux? disait le jeune névrosé. — Je jure, répondit le bon voisin après avoir gravement fouillé la ruelle du regard. » On dirait un extrait des contes de miss Edgeworth pour les tout petits.

Le malheur est que certains incidents, en d'autres temps sans importance, prennent, avec ces dispositions d'esprit, un sens plein de menaces. Il paraît que les affaires des commerçants anglais du Congo ne vont plus. Nos concessionnaires leur feraient une concurrence déloyale. Il n'est pas mauvais d'être un peu sceptique à l'endroit de ces plaintes de marchands. Mais enfin, si la loi est violée à leurs dépens, la répression ne se fera certainement pas attendre, et ce ne sera que justice. Mais quels cris, déjà, dans la presse anglaise!

Il est bien inutile de s'effarer pour de telles misères. Mais il vaut mieux, dans les circonstances présentes, en prévenir le retour. Il ne faudrait pas beaucoup de manifestations comme la lettre de l'amiral Seymour pour les faire oublier, d'ailleurs.

Il est, à nos côtés, un petit pays qui vient de subir une bien plus cruelle blessure d'amour-propre, s'il faut en croire des informations vraisemblables, quoique sans caractère officiel, c'est sur intervention allemande que la légion de volontaires belges formée pour la Chine aurait été dissoute. La nécessité de cette création n'était pas très pressante, et l'on pouvait, à la rigueur, en discuter la légitimité. Mais personne ne s'était avisé d'aller chercher querelle à la Belgique. Si le *veto* allemand, délivré comme par un bureaucrate qu'on dérange, est venu blesser au vif une des nations qui ont le plus fait en Chine et le plus souffert, le bureaucrate payera peut-être sa mauvaise humeur. Les Belges, merveilleux hommes d'affaires, sont, en Chine comme ailleurs, aussi précieux alliés que dangereux rivaux.

Amour-propre flatté, amour-propre blessé, amour-propre inquiet, ce ne sont aujourd'hui qu'affaires d'amour-propre. Ce sentiment ne cessera point de jouer un grand rôle dans les dispositions réciproques des peuples. Mais il faut souhaiter qu'il exerce aussi peu d'influence que possible sur leur politique. D'ailleurs, ne panse-t-il pas lui-même, un jour ou l'autre, ses propres blessures?

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

DES CORRESPONDANTS PARTICULIERS DU **Temps**

Bucarest, 26 août, 9 h. 20

La réponse de la Turquie à la note du gouvernement roumain lui signalant le conflit avec la Bulgarie à propos des agissements du comité révolutionnaire macédo-bulgare est arrivée à Bucarest. La Porte, dans cette réponse, rappelle qu'elle s'est toujours interdit toute immixtion dans les affaires intérieures de la principauté, mais que, par les droits que lui confère sa suzeraineté sur la Bulgarie, elle a invité le gouvernement de Sofia à prendre des mesures sérieuses pour maintenir l'ordre et écarter toute possibilité de conflit avec ses voisins.

Belgrade, 26 août, 8 h. 45.

Le ministre de Serbie à Berlin, M. Milan Bogitchevitch, qui est apparenté à la famille des Obrenovitch, a été relevé de son poste et pensionné. Le baron Wæcker-Gotter, ministre d'Allemagne à Belgrade, est très lié avec l'ex-roi Milan. C'est son ami intime. Il sera, dit-on, bientôt remplacé. L'ex-roi Milan avait prié, il y a quelques mois, le baron Wæcker-Gotter de s'occuper du mariage du roi Alexandre avec une princesse allemande ou autrichienne. Il en avait également chargé M. Bogitchevitch.

De part et d'autre, on avait songé à la princesse Alexandra de Schaumbourg-Lippe, appartenant à la branche cadette de la famille, demeurant en Autriche, et dont la sœur aînée est reine de Wurtemberg. On avait avancé les démarches à ce point que les deux empereurs d'Autriche et d'Allemagne s'étaient engagés à doter la princesse, lorsqu'on apprit que le roi Alexandre allait épouser Mme Draga Maschine. On en fut fort étonné et vexé à Vienne et à Berlin, d'autant plus que le baron Waecker-Gotter se donnait pour un des amis les plus intimes de Mme Draga. De son côté le roi Alexandre fut fort indisposé contre M. Bogitchevitch, qu'il a relevé aujourd'hui de son poste.

(*Service Havas*)

Rambouillet, 26 août.

Une retraite aux flambeaux a eu lieu hier soir dans le parc avec le concours des chasseurs à cheval et de leur musique.

Le président et ses invités sont venus au balcon et ont applaudi la retraite et la musique.

Le parc avait été ouvert au public et la foule mêlait à ses applaudissements les cris de « Vive Loubet! »

Arras, 26 août.

L'abbé Haeyaert, curé de Hondeghem, âgé de cinquante-trois ans, entrait dans son église et se disposait à monter à l'autel pour dire sa messe, quand soudain il se trouva indisposé et chancela. Malgré les soins qui lui furent donnés, il expira presque aussitôt.

Bruxelles, 26 août.

Un terrible accident de tramways à traction animale vient de se produire à Molenbeek, faubourg de Bruxelles, à onze heures et demie précises, ce matin. Un tramway descendant la rue de Ribeaucourt, allait vers Jette et un autre venant de Jette se dirigeait vers Bruxelles; quand arrivé rue de Ribeaucourt, à la hauteur de la rue de la Vallée, où se trouve une aiguille pour faire le changement de voie, les voitures, par suite d'un accident arrivé à l'aiguille, se jetèrent l'une sur l'autre et furent complètement brisées.

A cause de la kermesse de Jette, ces voitures étaient remplies de monde surtout de femmes et d'enfants dont beaucoup ont été blessés. Les uns ont été transportés à l'hôpital de Molenbeek; les autres chez les pharmaciens voisins et d'autres dans les maisons des alentours.

On évalue le nombre des blessés à 25, dont plusieurs ont été blessés grièvement. La police se trouve sur les lieux de l'accident; le parquet a été tout de suite prévenu. On ne connaît pas encore les noms des victimes.

Saint-Pétersbourg, 26 août.

Différents journaux étrangers publient des informations de Saint-Pétersbourg concernant la prochaine interdiction de l'exportation du foin, de la paille et du seigle.

On n'a pas connaissance que cette interdiction doive avoir lieu.

En raison des événements de l'Extrême-Orient et des dépenses extraordinaires qu'ils occasionnent, le droit d'octroi sur l'eau-de-vie et l'alcool sera élevé provisoirement à 11 kopecks par degré ou 10 roubles par seau d'alcool anhydre, et celui sur les tabacs fabriqués sera élevé à 4 roubles par poud ou 11 kopecks par livre. Cette augmentation de droits sera en vigueur à partir du 29 août.

On vient de publier un ukase en vertu duquel les droits de douane perçus sur les articles de chanvre ou de lin exportés de Russie à l'étranger seront remboursés lorsque des machines ou des matériaux étrangers auront été employés dans la fabrication.

Yokohama, 26 août.

Le marquis Ito a publié hier un manifeste indiquant les vœux de son nouveau parti (l'Association politique constitutionnelle) des rangs de laquelle sortiront sans doute les membres du prochain cabinet.

Le manifeste insiste sur le fait que la nomination et le renvoi des ministres constituent une prérogative du souverain.

Il montre que dès l'instant où les ministres ont été investis du pouvoir, il n'est plus permis aux membres de leur parti d'intervenir dans l'exercice de leurs fonctions. La presse conseille l'envoi de troupes en Corée pour y maintenir l'ordre.

Le cabinet hésite néanmoins. Un croiseur japonais a reçu l'ordre de se rendre dans le voisinage de Jensan.

DERNIÈRE HEURE

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Petit de Julleville, professeur à la Sorbonne, membre du conseil de l'Université de Paris.

M. Petit de Julleville était né à Paris en 1841. Entré à l'Ecole normale en 1860, il avait été reçu, trois ans plus tard, agrégé des lettres, puis était devenu membre de l'école d'Athènes.

Docteur ès lettres en 1868, avec une thèse sur l'école d'Athènes au quinzième siècle, il avait été professeur de rhétorique à Stanislas, professeur à la faculté de Dijon, puis maître de conférences à l'Ecole normale et, enfin, en 1886, professeur de littérature française du moyen âge et d'histoire de la littérature française à la Faculté des lettres de Paris.

M. Petit de Julleville a publié, entre des ouvrages pour les classes et des leçons de littérature, une « Histoire de la Grèce sous la domination romaine », une « Histoire du théâtre en France » (les mystères, les comédiens, la comédie et les mœurs au moyen âge), l'« Histoire de notre littérature dramatique ».

Enfin, il a entrepris en 1896 une « Histoire de la langue et de la littérature françaises » en huit volumes.

Les obsèques auront lieu mardi matin 28 août, à dix heures, en l'église Saint-François-Xavier. Les personnes qui, par erreur ou par omission, n'auraient pas reçu de lettres de faire part sont priées de considérer le présent avis comme tenant lieu d'invitation.

ÉLECTION SÉNATORIALE DU 26 AOUT

MEURTHE-ET-MOSELLE

MM. Mézières, député de l'arr^t de Briey, membre de l'Académie franç., rép. 667 Elu.
Papelier, député de la 2e circonscription de Nancy, rép. 294

Il s'agissait de remplacer M. Volland, décédé le 4 juin dernier, ancien maire de Nancy, un des fondateurs du *Progrès de l'Est*, et qui, élu pour la première fois sénateur en 1886, fut réélu en 1886 par 692 voix et en 1897 par 850 voix, sur 932 votants, sans concurrent.

LES BRAS CROISÉS ?

L'évidente faillite du nationalisme nous conduisait, l'autre jour, à nous féliciter de cette entrée dans une ère plus tranquille qui va permettre à la République, la lutte étant terminée à son avantage, de se livrer librement aux arts de la paix. Cette opinion n'est pas du goût de la *Lanterne*, dont l'humeur belliqueuse ne rêve, politiquement parlant, que plaies et bosses. Faire la paix! s'écrie notre confrère, cela revient à dire que ce qu'il y a de mieux à faire c'est de ne rien faire du tout. Mais les réformes? Vous, ne voulez donc pas de réformes? nous demande la *Lanterne*. Osérez-vous tromper l'attente d'un pays assoiffé de réformes? Va-t-on donner encore à la démocratie le triste spectacle de l'impuissance et de la stérilité? Faut-il donc décréter la politique des bras croisés?

Eh! non, mille fois non. La *Lanterne* peut se rassurer et le pays impatient n'a pas lieu d'accroître ses inquiétudes. Personne n'érige l'inertie *en principe* et ne résume la science politique dans le parti pris de se croiser les bras. Nous n'avons, quant à nous, rien dit de pareil, et notre confrère se méprend sur notre pensée. Il n'y a là qu'un malentendu assez facile à éclaircir. C'est que tout le monde ne se fait pas la même idée de ce que c'est en politique qu'inertie et que réformes, mais attribue au contraire à ces vocables usités universellement des significations fort différentes. Il y a réformes et réformes, comme il y a fagot et fagot.

Ceux que la *Lanterne* appelle des républicains « avancés », et parmi lesquels elle entend être rangée, laissant à ceux qui pensent autrement les épithètes obligeantes de traînards ou de retardataires, les républicains d'extrême gauche, pour parler sans métaphore, qualifient d'impuissante ou de stérile toute politique qui n'est point la leur et ne reconnaissent de réformes dignes de ce nom que celles qui retentissent dans leurs programmes. Or, leur programme consiste bien souvent à réclamer sous couleur de progrès le bouleversement des mœurs et des lois. Sans quoi ils ne seraient pas « avancés ».

Il nous semble que ces républicains-là voient un peu gros, que leur conception du mouvement et de l'immobilité politiques est vraiment trop simpliste. Sous prétexte d'innover et de réformer à tout prix, ils en arrivent à confondre le mouvement en soi avec le progrès, qui est le mouvement vers le mieux. Tout changement n'est pas une réforme. Une réforme, c'est un changement qui améliore. Il y a des changements qui aggravent. Tout changement brusque, précipité, embrassant à la fois trop de choses importantes, est presque fatalement condamné à être une aggravation. Le vieil adage latin *Natura non facit saltus* a reçu une consécration nouvelle des doctrines évolutionnistes, lesquelles ne sont pas l'œuvre de politiciens réactionnaires, mais de positivistes et de savants. C'est une vérité scientifique que la nature ne procède que par modifications lentes, jamais par acoups, que la continuité est la loi de la vie. L'organisme social n'est pas moins complexe ni moins fragile que l'organisme biologique, et les opérations trop promptes ou trop brutales peuvent tuer une société aussi bien qu'un être vivant.

Le pays, quoi qu'on en dise, en a d'instinct le sentiment, et, loin de réclamer à cor et à cris des réformes trop vastes et trop ambitieuses, il ne demande qu'à vivre prudemment et tranquillement sous le couvert éprouvé de ses traditions et de l'ordre établi. On l'a bien vu encore dans la récente session des conseils généraux, où les assemblées départementales ont été si peu nombreuses à émettre des vœux en faveur du bouleversement de la Constitution et des lois.

Est-ce à dire, comme le croit la *Lanterne*, qu'en dehors de ces bouleversements il n'y ait rien à faire et qu'il ne reste qu'à se croiser les bras? Il reste à vivre, tout simplement; il reste à consacrer à l'accroissement de la prospérité nationale sous toutes ses formes une activité de tous les instants et qui, sans transformer la France en un vaste chantier de démolitions politiques, exige une série ininterrompue de véritables réformes. Il faut, sans cesse et sans trêve, gouverner et administrer la France, contrôler et aiguillonner toutes les branches de son administration, améliorer le budget, augmenter la force de l'armée et le prestige de la diplomatie, accroître le commerce, amender la justice, surveiller les cultes, compléter l'instruction politique, protéger les arts, etc. La vie d'une grande nation veut un travail infatigable, la collaboration incessante du peuple, des fonctionnaires, des Chambres et du gouvernement. Et il faut des réformes, mais prudentes, pratiques, mûrement délibérées, constamment soumises au critérium de l'expérience. Un chef d'usine ne reconstruit pas tous les matins ses bâtiments et ne renouvelle pas son outillage tous les soirs. Et Dieu sait pourtant qu'il ne se croise pas les bras.

MENUS PROPOS

ENTRE FRANÇAIS

La vie d'hôtel bat son plein, à cette heure, pour les malheureux que la nécessité de se soigner, ou le besoin de se déplacer, ou l'empire de la mode arrachent aux séductions de Paris. Cependant il y a presque partout moins de visiteurs que les autres années. Dans les grandes stations, rendez-vous du monde élégant, comme dans les petits trous pas chers, refuge des bourses modestes, l'indigène gémit. Cela ne le change guère, car il gémit toujours, même quand il aurait mille motifs d'exulter. Mais, cette fois, son gémissement paraît fondé. L'Exposition et les guerres font une terrible concurrence aux voyages. Les guerres! Ce pluriel est lamentable autant qu'insolite. Mais il faut bien l'employer.

Dans les hôtels où se rencontrent des gens de divers pays, une remarque frappe l'observateur le plus superficiel. Les Anglais, les Allemands, les Américains se groupent volontiers, et des rapports plus ou moins cordiaux s'établissent, au bout de quelques heures, entre les membres du groupe. Ils ne deviennent pas nécessairement intimes, mais ils se connaissent peu ou prou et se conduisent en conséquence. Les Français se partagent immédiatement en coteries hostiles, à moins qu'ils ne préfèrent s'isoler, individus ou famille. Sont-ils une douzaine quelque part, il se forme deux ou trois cercles, sans compter les sauvages. Cela rappelle cette commune qui comptait huit électeurs et où il y avait régulièrement trois listes de candidats aux fonctions municipales.

Faut-il chercher l'explication du fait que je signale dans le tempérament et le caractère? Faut-il dire : Le Français est individualiste, tandis que l'Anglo-Saxon a l'habitude et le goût de l'association? Ce serait peut-être donner à un effet bien futile une cause bien grave. Plus exacte et plus plausible serait déjà l'explication par cette réserve étrange et ce quant à soi maussade qu'un certain nombre de Français croient devoir adopter par souci du comme-il-faut. Ce peuple, naturellement communicatif et qui, s'il se laissait aller à son humeur, conterait l'histoire de sa vie à un voisin d'omnibus, juge distingué de se mettre un bâillon sur la bouche. Ainsi le veulent les convenances, culte suprême qui survivra aux autres.

Mais ce n'est pas tout. Il faut faire la part des ressentiments qui travaillent la société française. Plus que toutes les autres raisons, ils contribuent à ce défaut de cordialité entre compatriotes. Quels journaux reçoit celui-là? A quelle profession celui-ci appartient-il? On se surveille, on s'épie, on se tient sur la défensive. Il est bien fâcheux d'avoir à le constater, mais dans la vie d'hôtel l'apaisement, le fameux apaisement, si désiré, si désirable, ne paraît pas en voie de se faire.

Il est vrai que, s'il se faisait ailleurs, il se ferait là aussi. Au fond de ces défiances et de ces défis qui s'échangent entre compagnons de tables d'hôte et riverains de baignoire, il y a plus de snobisme et d'affectation que de haine véritable. Quand on ne connaît pas les gens, quand on les voit pour la première fois, il est rare que le mouvement naturel soit de les haïr. Tout permet donc de croire qu'on se conduirait humainement et poliment envers eux si l'on ne se considérait comme placé à un poste de combat. Car nous en sommes tous là, que nous avons un poste de combat, contre qui? Contre d'autres Français!

Notez, en effet, une conséquence imprévue. Il arrive que de farouches nationalistes fassent, à l'hôtel, très bon ménage avec des Anglais ou des Allemands. Ils s'ennuient, ces nationalistes, à force de bouder, et alors ils sont pleins de prévenance et de bonne grâce pour des étrangers auxquels ils ne peuvent, du moins, prêter les opinions ou les sentiments qu'ils détestent chez leurs compatriotes.

L'extrême nationalisme aboutissant dans la pratique à une sorte de cosmopolitisme, voilà une de ces ironies des choses que l'on ne se lasse pas de goûter.

AFFAIRES DE CHINE

Un télégramme de M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, daté du Cap Saint-Jacques, 25 août, annonce que le général Frey a rejoint le 20 août, à Pékin, les troupes alliées. Celles-ci comprenant les premiers contingents français envoyés de l'Indo-Chine ont réussi à déloger les réguliers chinois et les Boxeurs des points qu'ils occupaient encore.

Les troupes alliées cantonnent autour du palais impérial, qui n'est occupé que par quelques soldats réguliers.

Les généraux ont décidé de faire traverser le palais par les troupes dans une marche triomphale et d'en fermer ensuite les portes.

Si la nouvelle de la capture de l'empereur Kouang Su, que divers télégrammes annoncent, est définitivement confirmée, s'il devient possible de faire rentrer le Fils du Ciel dans son palais et de rétablir ainsi la forme d'un gouvernement régulier, les puissances alliées, nous l'avons déjà fait observer, ne pourront que s'en féliciter.

Le *New-York Herald* a reçu samedi la dépêche suivante de Shanghaï :

L'empereur a été pris par les Japonais sur la route de Shan fou. Il est actuellement en prison.

Lu Ping s'est suicidé. Ses subordonnés les généraux Chen Chen Lu et Chang Chen ont été dégradés.

Un télégramme de source anglaise, parti de Shanghaï hier, dit également :

On prétend que les troupes japonaises envoyées à la poursuite de l'impératrice douairière et de la cour impériale ont rejoint celles-ci à 80 milles au sud-ouest de Pékin.

On raconte que l'empereur Kouang Su s'est immédiatement mis sous la protection des Japonais.

L'empereur n'est pas encore arrivé à Pékin.

Yung Lu se serait échappé de la prison de la commission chinoise des châtiments et serait arrivé à Pao-Ting fou.

Il faut remarquer qu'aucune dépêche d'un personnage officiel ne signale encore l'événement. Il est à souhaiter qu'il ait eu lieu.

Un Européen, enfermé dans les légations, a envoyé le télégramme suivant, daté du jour même de la délivrance, le 14 août :

« La colonne de secours est arrivée ici à temps, car nous étions presque épuisés, après plusieurs nuits pendant lesquelles nous avions été exposés à la fusillade la plus nourrie de tout le siège.

Hier, le Tsong-li-Yamen a renouvelé ses précédentes tentatives pour nous amener à nous relâcher de notre surveillance, en nous informant qu'il avait donné l'ordre de cesser le feu, après quoi les Chinois ont attaqué simultanément et de tous côtés les légations de France de Russie, d'Angleterre et des Etats-Unis.

Vers le matin, le son éloigné du canon, que nous saluâmes avec joie, vint relever notre courage et nous donner de nouvelles forces pour continuer la résistance. Jusqu'au moment même où la colonne de secours entra dans la ville, les Chinois continuèrent à tirer sur les légations.

Nous avons tenu pendant deux mois dans les légations, sous un feu continuel.

Notre régime alimentaire se composait de rations de riz et d'une livre de cheval par jour.

Les Chinois reconnaissent avoir eu trois mille tués.

Le gouvernement des Etats-Unis, dit-on à Washington, se montre fort inquiet au sujet du général Chaffee. Les messages reçus de lui il y a une semaine sont tellement mutilés qu'ils sont presque indéchiffrables; il a été impossible d'en obtenir la correction.

Le général Chaffee, prié de les répéter, n'a pas répondu.

Le gouvernement a demandé à la Compagnie des câbles de s'informer si les télégrammes étaient parvenus et, dans le cas contraire, de fournir des explications.

Les télégrammes du général Chaffee, datés de Tien-Tsin, 21 et 23 du courant, ne prouvent pas que le général se soit trouvé personnellement dans cette ville à la date indiquée; un subalterne peut y avoir ajouté la signature.

L'amiral américain télégraphie que le commandant russe à Pékin a interdit à ses troupes tout rapport avec les Chinois.

Tous les consuls américains en Chine ont reçu l'ordre de rejoindre leur poste dès que tout danger immédiat de troubles causés par les sentiments d'hostilité à l'égard des étrangers aura disparu.

A Tien-Tsin, des transports arrivent en grand nombre. Un régiment est déjà en route pour Pékin, et un autre se dirige vers Tien-Tsin.

Quarante jours de vivres ont été expédiés par bateau à Pékin.

Cent civils ont quitté Pékin et descendent la rivière sous escorte.

Le rapport officiel américain sur les opérations de la colonne Seymour propose au gouvernement d'offrir une médaille au capitaine allemand d'Usedom pour l'appui qu'il a donné au détachement américain pendant le cours de ces opérations.

Notre correspondant de Rome nous télégraphie :

Le vapeur *Stuggart*, du Lloyd allemand, ayant à bord 9 officiers, 42 sous-officiers et 77 matelots allemands blessés à Ta-Kou et rapatriés, est arrivé à Naples.

D'après des entrevues que certains journalistes ont eues avec des officiers, il résulterait que les commandants des divers bâtiments ont décidé le bombardement de Ta Kou le 16 juin. Ils envoyèrent un ultimatum et ensuite opérèrent le débarquement de 800 matelots pour commencer l'attaque le lendemain. Mais à trois heures du matin les Chinois ouvrirent le feu, donnant le signal des hostilités. Les batteries alliées commencèrent le bombardement et à sept heures les forts étaient réduits au silence et aussitôt occupés.

Le *Stuggart* quitta Shanghaï le 16 juillet et à leur arrivée à Naples les officiers allemands ont été fort surpris d'apprendre la prise de Pékin, qu'ils ne prévoyaient possible que dans le courant de septembre au plus tôt. Ils ont confirmé qu'il existait des tiraillements entre les commandants des troupes internationales.

Le commandant en chef des troupes russes

Le général Filippof, nommé en Chine chef du corps de débarquement russe, est un officier connu en Russie, surtout depuis la guerre russo-turque, où il se conduisit de façon brillante. Il est aujourd'hui âgé de soixante-deux ans.

Sorti dans les premiers rangs de l'Ecole des cadets et de l'Académie militaire instituée par l'empereur Nicolas Ier, il fut chargé en 1874, d'une mission scientifique en Asie, mission qu'il remplit à l'entière satisfaction du ministre de la guerre.

Il représenta ensuite la Russie dans différentes commissions réunies à Constantinople notamment dans celles qui eurent pour but de régler la question de la Roumélie orientale et la cession de la Thessalie à la Grèce.

Il fut ensuite chargé d'une mission militaire extraordinaire à Constantinople.

Quelques années plus tard, il recevait le commandement de la 1re brigade de la 13e division d'infanterie et fut nommé aide de camp du chef du grand état-major.

Enfin, cette année même, il a été successivement placé à la tête du 11e corps d'armée, puis à celle du corps d'armée expédié en Serbie.

La légion belge

On nous écrit de Bruxelles, 25 août :

Il va de soi que la décision prise par le général Verstraete de dissoudre le corps expéditionnaire belge pour la Chine a causé dans le pays une stupéfaction qui s'est traduite par un concert de récriminations dans la presse. On n'accepte pas les raisons tardivement données de la paix imminente, de l'inutilité du corps en Chine, et l'on préfère croire à la pression d'une puissance quelconque ou d'une haute autorité. Le fait est que Pékin est pris depuis dix jours et qu'il est un peu tard pour invoquer ce fait d'armes, pour briser le jouet militaire si laborieusement et si activement construit, réuni, mis au point d'être prêt à partir.

Cependant le général Verstraete ne donne pas d'autre raison. A sa demande, le comité d'organisation s'est réuni, cet après-midi, dans le cabinet du bourgmestre à l'hôtel de ville. Le général y a fait la déclaration que voici :

Depuis quelques jours, les nouvelles de la Chine faisaient prévoir que la paix était proche; Pékin est occupé par les troupes alliées; les ministres ont la vie sauve; nos compatriotes sont, pour la plupart, protégés; des propositions relatives aux conditions de paix se font jour; des puissances arrêtent en route les contingents militaires dirigés sur la Chine.

Ces indications données par les journaux me furent confirmées au cours de plusieurs entretiens que j'eus avec le ministre des affaires étrangères.

Le corps belge, qui ne pouvait arriver en Extrême-Orient que vers le 1er novembre au plus tôt, arriverait probablement en pleine paix ou au cours de négociations diplomatiques.

Dans ces conditions, je décidai, d'accord avec le comité exécutif, d'exposer la situation au comité principal et de suspendre, en attendant, les achats nouveaux.

C'était surseoir à l'embarquement du corps belge. Le gouvernement approuva pleinement cette mesure.

Il vous appartient, messieurs, de juger, à votre tour, si le corps belge peut, dans les circonstances actuelles, être dirigé sur la Chine.

FEUILLETON DU Temps

DU 27 AOUT 1900

CHRONIQUE THÉATRALE

Au théâtre des Variétés, reprise de la *Belle Hélène*, opéra bouffe en trois actes, de M. Henri Meilhac et de M. Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach. — L'opérette et la parodie; le *Théâtre de la Foire*, par M. Maurice Albert; l'imitation au théâtre. — Les scènes foraines de l'Exposition et le théâtre de la Foire. — Au théâtre de la République, reprise de *Madame la Maréchale*, pièce en trois actes de MM. Alphonse Lemonnier et Louis Péricaud; *Madame la Maréchale* et *Madame Sans-Gêne*. — *Huit ans de direction au Théâtre de la République*, par M. Alphonse Lemonnier. — Au théâtre du Gymnase, reprise des *Surprises du Divorce*, vaudeville en trois actes de MM. Bisson et Mars.

Dans la revue de ses récents succès, nouveautés ou reprises, devant le public de l'Exposition, le théâtre des Variétés révèle à cette *Belle Hélène* qui, après trente-huit ans, et d'innombrables représentations dans le monde entier, n'a pas encore épuisé son action.

Ce n'est rien moins, en effet, que le duel d'œuvre du genre ressuscité en 1861 par Hector Crémieux dans *Orphée aux enfers*, avec la collaboration d'Offenbach, et vite conduit à sa perfection par Meilhac et Halévy, associés au même musicien dans une série de pièces dont la plupart, comme la *Belle Hélène*, ont fait le tour de la planète.

Ce genre parut alors si nouveau qu'un mot lui fut spécialement affecté pour le désigner, celui d'*opérette*. Public et critique, Français et étrangers, partisans et adversaires, s'accordèrent pour y voir une forme théâtrale sans précédent. Sarcey en particulier, qui avait comme tout bon professeur, le goût des théories et des classifications, se plut à en formuler l'esthétique. Il y vit un exemple particulièrement curieux et probant de la manière dont les genres naissent, se développent et meurent.

En réalité, cette forme était si ancienne qu'elle remontait aux origines du théâtre et si durable qu'elle ne disparaîtra qu'avec lui. L'originalité propre du musicien et des librettistes produisait ici une illusion toute naturelle. Offenbach y élargissait tellement la place de la musique et dans celle-ci, mettait une verve, un mouvement tel, une fantaisie d'un caractère si personnel, Meilhac et Halévy lui offraient des thèmes si ingénieusement renouvelés par la nature propre de leur invention comique, que tout cela, partition et paroles, semblait d'une nouveauté déconcertante et charmante.

L'opérette n'est autre chose qu'une variété du burlesque et de la parodie, c'est-à-dire de ce genre de travestissement ou de transposition qui produit le comique par l'antithèse entre l'élévation du rang et la familiarité du langage ou la prétention de celui-ci et la bassesse de celui-là. Dans le théâtre grec, les *Grenouilles* d'Aristophane qui montraient aux Athéniens Bacchus en piteux voyage, et, dans le théâtre latin, l'*Amphitryon*, de Plaute, où les Romains voyaient Jupiter en bonne fortune, seraient de véritables opérettes si ces pièces étaient complétées par une musique du même caractère. Chez nous, telles comédies-ballets de Molière, comme le *Bourgeois gentilhomme*, sans parler de son *Amphitryon*, imité de Plaute, se rangent encore plus exactement dans la même catégorie, grâce à l'importance de la partie musicale. Entre ces pièces et celles où l'on a voulu voir un produit exclusif du second Empire, il n'y a que des différences d'exécution, non de nature. Lorsque, au dix-septième siècle, Boileau traitait le burlesque, prisé en soi, avec autant de sévérité que nos modernes moralistes ont fait pour l'opérette, il atteignait du même coup les anciens qu'il vénérait en bloc et ceux des modernes qu'il aimait le plus, comme Molière.

Pour nous autres Français, entre les diverses formes du burlesque nous avons toujours pratiqué le plus volontiers celle qui s'applique, comme *Orphée aux enfers* et la *Belle Hélène*, à l'Olympe gréco-latin. Longtemps nourris de l'antiquité par l'éducation classique, nous nous dédommagions des ennuis scolaires et de l'admiration commandée en « blaguant » les dieux et les héros. Trouvant chez un compositeur de leur temps le génie de la parodie musicale, Meilhac et Halévy n'ont fait, par leur association avec lui, que rajeunir un genre national. Je le constate à leur décharge et à leur louange. Ils n'ont pas inventé une espèce particulière d'irrévérence comique, mais, en continuant leurs devanciers, ils l'ont marquée de leur originalité propre et surtout ils l'ont ramenée à la dignité littéraire.

Car, depuis Molière, le genre était fort déchu. Sauf de rares exceptions, il était relégué au théâtre de la Foire, dans ces spectacles populaires qui amusaient les acheteurs et les badauds des deux grands marchés périodiques de l'ancien Paris, au faubourg Saint-Germain, sur la rive gauche de la Seine, et au faubourg Saint-Laurent, sur la rive droite.

Là, malgré les persécutions incessantes de la Comédie française et de l'Opéra, qui défendaient âprement leurs priviléges, d'ingénieux et tenaces entrepreneurs montraient dans leurs loges, d'abord des acrobates, improvisateurs de *lazzi* et chanteurs burlesques, comme nos clowns, puis des comédiens jouant de vraies petites pièces, où tantôt le chant dominait, pour échapper aux poursuites de la Comédie française, tantôt le dialogue, pour esquiver celles de l'Opéra. Lorsqu'il n'y avait plus moyen de ruser avec leurs persécuteurs, ils avaient recours aux marionnettes parlantes ou aux pantomimes avec écriteaux explicatifs.

L'histoire du théâtre de la Foire vient d'être racontée par M. Maurice Albert dans un livre fort instructif et fort intéressant auquel je reprocherai toutefois de ne pas mentionner ses sources, comme aussi d'être écrit avec quelque prétention à cet esprit de collège qui est une variété vieillotte et fanée du précieux. L'indication des références et plus de simplicité, deux mérites faciles pour un érudit qui sait sa langue, en augmenteraient beaucoup la valeur. Dans tout livre d'histoire il importe d'abord que l'auteur se contrôle lui-même et permette de le contrôler; il importe ensuite qu'il n'offre pas un contraste particulièrement déplaisant entre une forme recherchée et un fond qui ne l'est guère.

Vous y verrez, en particulier, la persistance timide et obstinée du burlesque. Vous y verrez aussi quelles analogies essentielles de sujets, de facture et d'esprit les pièces du théâtre de la Foire offrent avec nos modernes opérettes.

La mythologie et l'antiquité classiques y tiennent une large place. La querelle des Anciens et des Modernes, soulevée en 1687 par Perrault, continuait avec acharnement et, malgré l'anathème lancé par Boileau sur cette hérésie, les anciens avaient beaucoup d'adversaires et les modernes beaucoup de partisans. Il va de soi que les auteurs de la Foire exploitaient de leur mieux cette querelle, comme sujet

En présence de cette déclaration, la commission s'est montrée unanimement d'accord avec le général Verstraete et a confirmé la suspension. Mais les journaux qui déjà ne s'étaient pas déclarés favorables à l'organisation taxent cette reculade de ridicule; et les revuistes de fin d'année préparent leurs couplets, les plus piquants sur la légion manquée, qu'ils chansonneront aussi bien que le chah de Perse, les deux événements du jour.

En Allemagne

Le *Moniteur de l'Empire* et la *Gazette de l'Allemagne du Nord* protestent énergiquement contre les attaques dirigées par les journaux de l'opposition contre le maréchal de Waldersee.

Le *Moniteur de l'Empire* déclare qu'une protestation est nécessaire puisque le maréchal n'est plus là pour se défendre lui-même.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* attaque violemment à son tour la *Gazette libérale*, qu'elle accuse d'avoir commencé la campagne entreprise contre le comte de Waldersee. Elle ajoute que le ministère des affaires étrangères est fier de revendiquer la responsabilité des efforts faits pour amener les autres puissances à accorder à l'Allemagne une pareille marque de confiance.

L'empereur d'Allemagne, informé de l'accueil sympathique fait en Italie au maréchal de Waldersee, a télégraphié au roi Victor-Emmanuel pour lui exprimer sa plus vive gratitude et des vœux les plus sincères pour la réussite de l'action commune des troupes alliées.

L'empereur affirme sa sympathie ancienne et inaltérable pour l'Italie et rappelle l'amitié qui le liait au regretté roi Humbert et qu'il reportera sur le roi Victor-Emmanuel.

Préparatifs militaires

BATTERIES MIXTES DE MONTAGNE. — Les officiers d'artillerie de marine dont les noms suivent sont désignés pour faire partie des quatre batteries mixtes de montagne destinées au Tonkin et qui seront formées à Toulon le 15 septembre au plus tard :

Commandant du groupe, chef d'escadron Rauch.

1re batterie. — Capitaine commandant Grosmangin; capitaine en second Quénée; lieutenants Souriau, Camy, Renard.

2e batterie. — Capitaine commandant Flagel; capitaine en second Coléno; lieutenants Vaillant, Larrieu, Grossetête.

3e batterie. — Capitaine commandant Aubel; capitaine en second Meynier; lieutenants Montguillot, Chrétien, Jamet.

4e batterie. — Capitaine commandant Septier; capitaine en second Gonnet; lieutenants Barbaud, Auclin, Gamas.

Récompenses

Est inscrit d'office au tableau d'avancement pour le grade de capitaine de frégate de lieutenant de vaisseau Frot : faits de guerre en Chine; brillante conduite devant l'ennemi comme commandant de la canonnière *Lion*; lors de l'attaque des forts de Ta-Kou par les puissances alliées; a porté son bâtiment au plus fort du feu, lui donnant ainsi une part prépondérante dans la réussite du bombardement.

Dernière heure

(*Service Havas*)

Saint-Pétersbourg, 26 août.

Le *Messager du gouvernement* publie la dépêche suivante, expédiée de Khabarovsk par le général Grodekof :

« La population chinoise des bords de la rivière Soungari, entre Kharbine et Bayanton, retourne aux travaux des champs. Une tranquillité complète règne à Sansin depuis l'occupation par les Russes. Les affaires commerciales ont repris entre les Chinois. »

Le général Orlof mande que les troupes russes sont entrées à Mendoukhé.

Le vice-amiral Alexéief télégraphie de Ta-Kou, le 21 août :

« Après la prise de la ville impériale, les Chinois qui la défendaient se sont retirés dans la direction du Nord. »

Le général Grodekof télégraphie le 24 août au ministre de la guerre :

« La cavalerie du général Rennenkampf a pris Khamni et Khatchan; l'infanterie a quitté Mergen, où on a laissé une garnison et où l'on mettra de l'artillerie. Un parlementaire est venu proposer au général Rennenkampf de suspendre les opérations. Le général a répondu qu'il ne pouvait pas les suspendre. »

L'état-major général fait savoir que l'enrôlement des volontaires et des réservistes pour le service militaire dans l'Est est suspendu.

L'empereur a reçu, le 25, en audience, au palais de Peterhof, le docteur Leyds, ministre de la république sud-africaine. Il a reçu, le même jour, le général Michkovitch, envoyé extraordinaire du roi de Serbie, et le colonel Christitch, gérant de la légation de Serbie.

NOTES SUR LA CHINE

Lorsque les négociations auront été entamées, il y aura lieu de tenir compte de l'opinion des vice-rois, dont dépend la paix ou la guerre, quand le Nord aura été pacifié. Il y a en Chine huit vice-rois ou gouverneurs généraux (*tsong-tou*), qui sont actuellement : 1° Le *Tche-Li tsong-tou*, qui administre le Tche-Li : Wang Wen chao, qui était vice-roi, fut nommé membre du Tsong-li-Yamen (23 juin 1898) et remplacé par intérim par Yung Lou, le généralissime; ce dernier, placé au Grand Conseil, Yu Lou, Mandchou, ancien maréchal tartare de Fou-Tchéou, gouverneur du Ngan-Houei (octobre 1874), gouverneur général du Hou-Kouang (avril 1885), puis du Se-Tchouen, à la place de Lieou Ping tchang, fut nommé vice-roi du Tche-Li (28-29 septembre 1898). Il y été tué, paraît-il, à la bataille de Péi-Tsang; peu le temps auparavant, l'impératrice lui donna Li Hong Tchang comme successeur, qui n'a pas reçu point son nouveau poste; un télégramme annonce qu'elle aurait fait choix maintenant de Teliao Chou Kiao, du Chen-Si, ancien tao-tai de Wen-Tchéou (janvier 1892), premier vice-président du ministère des travaux, ennemi acharné des étrangers, dont les généraux alliés réclament l'exécution. 2° Le *Liang* (deux) *Kiang tsong-tou*, qui administre le Kiang-Sou, le Ngan-Houei et le Kiang-Si (les deux Kiang sont le Kiang-Si et le Kiang-Nan, dédoublé sous Kien Long en Kiang-Sou et en Ngan-Houei) : Lieou Kouen i, né en 1830 dans le Hou-Nan, est vice-roi depuis décembre 1879; disgracié en 1881, il a été réinstallé le 22 novembre 1890. 3° Le *Min-Tche tsong-tou*, qui administre le Fou-Kien et le Tche-Kiang (le Min est la principale rivière du Fou-Kien) : Siu Ying k'ouei, originaire du Kouang-Toung, a été chancelier littéraire du Kan-Sou (1878), vice-président du ministère des finances (mars 1882), etc. M. Pichon, M. Conger, lui ont fait visite cette année. 4° Le *Liang-Hou tsong-tou*, qui administre le Hou-Pé et le Hou-Nan (ancien Hou-Kouang) : Tchang Tche tong, trop connu pour que nous retracions ici sa carrière. 5° Le *Liang-Kouang tsong-tou*, qui administre le Kouang-Toung et le Kouang-Si, sans titulaire; Li Hong Tchang ayant été nommé au Tche-Li; Li avait remplacé, l'année dernière, T'an Tchong liu, originaire du Hou-Nan, ancien vice-roi de Fou-Tchéou (juin 1892), qui avait été déplacé de Canton, à la demande des Français. 6° Le *Yun-Kouei tsong-tou*, qui administre le Yun-Nan et le Kouei-Tchéou : Song fan, Mandchou, ancien gouverneur de Kouei-Tchéou (juillet 1891); lors de l'exode de M. François, il était absent; le gouverneur par intérim était Ting. 7° Le *Chen-Kan tsong-tou*, qui administre le Chen-Si et le Kan-Sou : Tao Mo, originaire de Tche-Kiang, ancien juge au Tche-Li (octobre 1885) et commissaire des finances au Chen-Si (mai 1888). 8° Le *Se-Tchouen tsong-tou*, qui administre le Se-Tchouen : K'ouei kiun, Mandchou, ancien gouverneur du Chan-Si (novembre 1891) et du Kiang-Sou (mai 1892), a remplacé au Se-Tchouen Yu-Lou, qui a succédé à Lieou Ping tchang, auquel on avait voulu donner Li Ping heng comme successeur. Yu Lou a été nommé depuis au Tche-Li.

Au-dessous des *tsong-tou* il y a quinze gouverneurs ou *fou-tai*; ceux du Chan-Toung, du Chan-Si et du Ho-Nan ne relèvent toutefois d'aucun tsong-tou; le Se-Tchouen n'a pas de fou-tai. Il est nécessaire de connaître quelques-uns de ces fonctionnaires : *Chan-Si* : Yu Hien, ennemi des étrangers, désigné par les généraux alliés pour être exécuté, est Mandchou; il a remplacé Hou Pin tchi, révoqué parce qu'il était trop dépensier; il était gouverneur du Chan-Toung, où il avait remplacé, le 16 mars 1899, Tchang Youmei, du Ho-Nan, qui avait été dénoncé par le lecteur des Han Lin, Tch'en Ping no; Yu Hien fut déplacé à la demande des Allemands et remplacé au Chan-Toung par Yuen Che k'ai. — *Chan-Toung* : Yuen Che k'ai, inutile de revenir sur ce personnage, dont nous avons déjà parlé. — *Chen-Si* : Wei Kouang tao, du Hou-Nan, ancien gouverneur du Turkestan. — *Hou-Nan* : Yu Lien san, du Tche-Kiang, a remplacé Tch'en Pao chen, du Fou-Kien. — *Kouei-Tcheou* : Téng Houa ti, du Kouang-Toung, gouverneur du Ngan-Houei, il avait été désigné pour remplacer Hou Pin tchi au Chan-Si, mais sa place fut donnée à Yu Hien, sous le prétexte qu'étant Cantonais il devait être partisan des réformes; il remplaça, le 15 mars 1900, au Kouei-Tcheou, Wang Yü tsao, du Hou-Pé, mort en mars cette année. — *Kiang-Sou* : Tou Tch'ouan lin, du Tche-Li, ancien gouverneur du Chen-Si, nommé le 11 juillet 1899. — *Tche-Kiang* : Lieou Chou t'ang, du Yun-Nan. — *Ngan-Houei* : Wang Tchi k'iou, du Hou-Nan, ancien trésorier du Hou-Pé (janvier 1891), avait été nommé au Chan-Si, lorsqu'il fut transféré au Ngan-Houei à la place de Téng Houa ti, nommé au Chan-Si (3 novembre 1899), qui fut lui-même remplacé dans ce dernier poste qu'il n'a pas occupé par Yu Hien; Wang a été l'ambassadeur envoyé spécialement à Saint-Pétersbourg pour présenter à l'empereur Nicolas II les condoléances de la Chine lors de la mort d'Alexandre III; à la fin de 1894, il a pris une part active aux négociations qui ont amené la signature de convention Cassini; il est ami de la Russie, du prince K'ing et de Siu King tcheng. — *Hô-Nan* : Yü Tch'ang, Mandchou, ancien trésorier du Tche-Li (10 août 1889). — *Kouang-Si* : Houang Houei sen, du Touang-Toung, ancien trésorier du Kouang-Si (mars 1892). — *Kouang-Toung* : Té cheou, ancien trésorier du Ngan-Houei (mai 1892), nommé à Canton le 11 juillet 1899; il appartient aux Bannières chinoises (*Han kiun*).

HENRI CORDIER.

LA GUERRE DU TRANSVAAL

Nous avons aujourd'hui la confirmation, par lord Roberts, de la dépêche de source boer que nous enregistrions hier, signalant un fait d'armes heureux pour les troupes républicaines.

Le maréchal télégraphie de Wonderfontein, le 24 août, à 8 h. 55 du soir :

Buller annonce qu'il a rencontré une résistance considérable de la part de l'ennemi.

Les Boers avaient essayé dans les premières heures de la journée de faire tomber la cavalerie dans une embuscade : ils avaient ouvert le feu sur elle à une faible distance, avec des pièces de 15 et des mitrailleuses, mais l'artillerie anglaise réduisit bientôt les canons boers au silence.

Le feu avait cessé des deux côtés et on procédait à la pose des avant-postes pour la nuit, lorsque, par suite d'une erreur, deux compagnies du régiment de Liverpool déployées en tirailleurs s'avancèrent d'environ 1,500 yards dans un ravin, ce qui les mit hors de vue du gros des troupes.

Elles furent entourées par les Boers et subirent des pertes sérieuses.

Nos pertes pendant la journée se sont élevées à :

Tués : Un officier et 12 hommes.

Blessés : Quatre officiers dont un fait prisonnier, et 56 hommes.

Disparus : 33.

L'« erreur » à laquelle deux compagnies du régiment de Liverpool durent d'être décimées est de celles qui se sont fréquemment produites au cours de cette campagne.

Par suite de « la résistance considérable de la part de l'ennemi », les mouvements que lord Roberts signale dans une dépêche, envoyée deux heures avant celle que nous citons plus haut — occupation de Belfast par Pole Carew, sans opposition, arrivée de la colonne Buller à Leeuvkloom, à six milles au sud-est de Dalmanutha, — perdent un peu de leur importance.

Lord Roberts, qui est sur le théâtre des opérations, signale que les Boers occupent les collines entre Belfast et Dalmanutha et annonce que French, avec quatre brigades de cavalerie, se dirige vers l'Est.

Delarey, qu'on croyait au Nord, poursuivi par Paget et Baden Powel, vient de faire une brusque apparition à Bank, sur la voie ferrée entre Johannesburg et Potchefstroom; ce qui, avec la rentrée de De Wet dans l'Orange et les opérations dans le Natal, semblent faire prévoir une sérieuse diversion des Boers sur les derrières de l'armée anglaise.

A l'Ouest, lord Roberts annonce que Methuen est arrivé à Zeerust et qu'il est en communication avec Carrington.

L'exécution du lieutenant Cordua

Le lieutenant Hans Cordua a été passé par les armes le 24 août, à sept heures du matin.

Il est mort avec un grand courage, n'a manifesté aucune frayeur et a refusé de se laisser lier les mains. Arrivé sur le lieu de l'exécution, il a pris place sur une chaise, s'est croisé les bras et a froidement déclaré à l'officier commandant le peloton d'exécution qu'il était prêt.

Cordua, frappé de 10 balles, est tombé à terre en levant les bras. Son cadavre a été enterré dans le jardin de la prison, près de l'endroit où il est tombé. Le général Maxwell, le colonel Maxse, l'aumônier et le docteur assistaient seuls à l'exécution.

Protestations des délégués boers

Les délégués boers publient une protestation contre les mesures prises par le maréchal Roberts. Cette protestation rappelle que les proclamations du 31 mai et des 6 et 16 juin portaient atteinte au droit des gens. Elle s'appuie sur les actes de la Conférence de la Haye et sur les principes du droit international. Cette protestation est signée Leyds, Fischer, Wessels, Wolmarans.

Les indemnités payées par l'Angleterre

Le gouvernement anglais vient de payer une indemnité de 60,000 marcs à l'armateur allemand Wagner, à Altona, pour avoir fait saisir dans la baie de Delagoa un navire de cette maison, le *Hans-Wagner*, soupçonné d'avoir transporté de la contrebande de guerre.

La question d'indemnité pour la saisie du paquebot postal de la ligne de l'est de l'Afrique n'a pas encore eu de solution.

AFFAIRES COLONIALES

Sénégal

Notre correspondant particulier nous télégraphie :

Bordeaux, 25 août.

Parmi les passagers de la *Ville-de-Maceio*, arrivée hier à Pauillac, venant de la côte occidentale d'Afrique, et qui ont été mis en quarantaine au lazaret de Trompelonp, se trouvent le prince dahoméen Tovalu et ses deux fils, Aguibou Tall, roi du Macina, frère d'Ahmadou, accompagné de son fils et de son premier ministre Damba Diawara, se rendant à l'Exposition.

Il y avait trois ans que le roi du Macina demandait à visiter la France.

Un de nos confrères a pu causer à distance avec M. Chaudié. Le gouverneur de la côte occidentale d'Afrique lui a déclaré être resté trois jours entre la vie et la mort. Il a dû être transporté en chaise longue au bateau. Aujourd'hui, bien que très fatigué, il est hors de danger.

Des renseignements recueillis il résulte que le Sénégal est dans une situation prospère au point de vue financier. Son budget s'est soldé, par 1,400,000 francs d'excédent sur les recettes prévues, et le chemin de fer de Saint-Louis donne une recette kilométrique qui dépasse de plus de 10,000 francs les dépenses.

Le capitaine Pallier, de la mission Voulet-Chanoine, devait rentrer en France en même temps que M. Chaudié. Il revenait s'embarquer des militaires pour la France quand il dut s'aliter, atteint de la fièvre jaune, qui l'emportait en quelques jours.

Le maréchal des logis Tourrot et l'adjudant Laury, qui faisaient également partie de la mission Voulet-Chanoine, se trouvent au nombre des passagers de la *Ville-de-Maceio*.

La région de Say à Zinder vient d'être érigée en territoire militaire. Jusqu'ici c'était un simple sergent qui, à Zinder, avait la garde du drapeau; désormais le commandement du nouveau territoire sera confié à un officier supérieur nommé par le gouverneur général.

Plusieurs postes sont déjà établis, a ajouté M. Chaudié. Nous prendrons ainsi contact avec les tribus qui peuplent la région, et nous étudierons la valeur du pays pour l'exploiter après.

La conversation de M. Chaudié avec notre confrère s'est terminée par quelques mots sur la mission Blanchet qui n'ont fait que confirmer les dernières nouvelles reçues.

LA MISSION FOUREAU-LAMY

Le secrétaire général de la Société de géographie vient de recevoir de M. Fourcau une lettre datée de Brazzaville, le 25 juillet, faisant espérer son prochain retour.

Nous en extrayons ce passage :

Quand vous recevrez cette lettre, vous aurez déjà appris la douloureuse nouvelle de la mort du commandant Lamy. J'ai été profondément affecté en apprenant cette catastrophe, et ce n'est qu'ici même que je l'ai sue par le lieutenant gouverneur, qui était en pouvoir d'un télégramme de Gentil. Le sort est bien aveugle ! Il le fait disparaître de la vie au moment où il allait recueillir les félicitations que lui aurait valu le récit de notre mission...

Pardonnez-moi mon laconisme, mais je suis fatigué par de constants accès de fièvre.

Rappelons à ce sujet que le congrès national des sociétés françaises de géographie a tout récemment exprimé le vœu suivant :

Le congrès, plein d'admiration et de reconnaissance pour les services rendus par le commandant Lamy, dont le nom glorieux s'ajoute à la liste déjà si longue des héros morts pour la patrie, émet le vœu que le nom du commandant Lamy soit donné à un village de l'Algérie. Le congrès a tenu à exprimer ce vœu pendant la séance même que présidait le représentant de l'Algérie, M. l'amiral Servan.

Algérie

Notre correspondant particulier nous télégraphie :

Alger, 26 août.

Un accident s'est produit hier soir, à Oran, sur le vapeur français *Norma*, venant de Tanger. Une cinquantaine de Marocains étaient massés à l'arrière du navire, sur le grand panneau, attendant le moment de pouvoir débarquer, lorsqu'une bousculade se produisit. L'une des barres soutenant le panneau se rompit sous la poussée, et 40 indigènes furent précipités dans la cale, d'une hauteur de 4 mètres. Une dizaine d'entre eux très grièvement blessés ont été transportés à l'hôpital.

Rainilaiarivony, l'ex-premier ministre de la reine de Madagascar, dont le corps, depuis trois ans, attend au dépositoire du cimetière d'Alger d'être transféré en terre malgache, suivant les dernières volontés du défunt, va quitter enfin la terre algérienne.

Le gouvernement de Madagascar vient, en effet, de donner des instructions pour que tous les frais d'obsèques, de séjour au dépositoire, etc., soient réglés et le cercueil contenant les restes mortels de l'ancien premier ministre expédié à Marseille pour le plus prochain navire en partance pour la grande île.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Angleterre

La situation reste stationnaire, en ce qui concerne le conflit qui vient de s'élever entre la direction du Great Eastern Railway et son personnel. Les employés attendent avec une impatience croissante la réponse de la compagnie, et la grève peut éclater d'un instant à l'autre.

Pour parer à tout danger, les grandes compagnies de chemins de fer anglais ont tenu aujourd'hui un meeting général et décidé de se prêter mutuelle assistance. En conséquence, si la grève éclatait sur le Great Eastern, les autres compagnies mettraient leur personnel à sa disposition et feraient tout ce qui est en leur pouvoir pour que le trafic n'en souffrît pas.

Belgique

On a reçu à Bruxelles d'excellentes nouvelles de la mission Lemaire qui revient en Europe *via* Kabambaré et Stanley falls et qui seront de retour probablement vers la mi-septembre. Le lieutenant Lemaire, légèrement indisposé, a dû se reposer, pendant quelques jours, chez les missionnaires de Katanga. L'expédition doit être en ce moment très proche de l'embouchure du Congo, si elle n'est pas déjà embarquée à Matadi ou à Boma.

** On est étonné à Bruxelles de la dépêche du journal anglais les *Evening News* annonçant que le fameux chemin de fer du Cap au Caire passera par l'Etat libre du Congo.

Comme cette combinaison est précisément la première à laquelle eût songé M. Cecil Rhodes jadis, et que la Belgique dût ensuite, après d'amicales représentations de la France, refuser son approbation au projet de M. Rhodes, on ne voit pas comment la combinaison repoussée jadis soit redevenue possible. Il faudrait supposer alors une entente avec la France qui a des droits de préemption sur l'Etat libre.

Italie

Les dépêches de la Haute-Italie signalent des débordements de plusieurs fleuves et de torrents causant des dégâts importants.

Dans les environs de Varese, le torrent Olona a fait crouler une maison. Plusieurs ponts sont en ruines. L'établissement de lumière électrique de Varese est également gravement endommagé. A Cargiano une maison en construction s'est écroulée. Deux établissements ont été fermés à cause des dommages qu'ils ont subis. Une barque a chaviré et deux personnes ont été noyées.

Suivant l'*Italie*, un éboulement s'est produit à Cardezza (Novare). Vingt maisons seraient détruites et sept personnes seraient ensevelies sous les décombres, dont cinq auraient déjà été retirées.

L'Adda a débordé causant de graves dommages dans les campagnes.

Le torrent de Tartano a détruit une partie du chemin de fer entre Ardenò et Morbegno. Il a également emporté une partie de la route nationale près de Novare.

** Mme Mathilde Serao explique ainsi dans le *Corriere di Napoli* l'origine de la qualification *povera donna*, prise par la reine Marguerite dans sa dépêche de remerciement au cardinal Prisco :

La reine n'a jamais ajouté à sa signature cette expression : « pauvre femme ». Le télégramme fut dicté par un gentilhomme de la cour à un secrétaire, d'après un autographe de la reine.

Le gentilhomme était tellement ému en arrivant à la fin de la dépêche, que, sous forme de commentaire, il ajouta *povera donna*.

Mais le copiste, ayant cru que ces mots faisaient partie du message, les écrivit sous la signature, et le lendemain de *povera donna* avait fait le tour de l'Italie.

Saint-Siège

L'*Agence italienne* publie l'information suivante :

Nous savons de source sûre que le Vatican prépare une note envoyée par le cardinal Rampolla aux nonces, avec mission de la communiquer aux gouvernements auprès desquels ils sont accrédités.

Cette note renouvellera les protestations déjà faites au sujet de la souveraineté de Rome et contre ce qu'on appelle au Vatican l'usurpation du roi d'Italie. Elle réservera les droits de l'Eglise sur Rome et sur tout l'ancien territoire pontifical.

La note rappellera toutes les protestations antérieures de Pie IX et tous les documents publiés sur ce sujet par Léon XIII, y compris la lettre du 8 octobre 1895 au cardinal Rampolla pour protester contre la célébration du vingt-cinquième anniversaire de la libération de Rome.

Espagne

L'état de la santé du roi s'est amélioré. L'infante Marie-Thérèse est complètement rétablie.

** Des pluies torrentielles sont tombées à Barcelone, causant de nombreux dégâts, inondant les faubourgs. Le service des tramways et des chemins de fer est suspendu. Quelques maisons et un pont se sont effondrés.

Monténégro

Le journal l'*Information* de Vienne apprend de *Cattaro (Dalmatie)* que la police a arrêté trois Monténégrins suspects d'avoir voulu tuer le prince Nicolas Ier. Ils revenaient de Serbie, d'où ils avaient été expulsés il y a trois mois. Ils fréquentaient surtout un exilé monténégrin nommé Ivanovitch, connu pour ses écrits violents contre le prince. C'est ce qui a attiré sur eux les soupçons de la police autrichienne.

Il paraît qu'ils avaient attendu le prince à Cattaro, croyant qu'il passerait par cette ville à son retour d'Italie.

Danemark

Une bouée, trouvée près de l'Islande, porte l'inscription « Expédition polaire d'Andrée 1896, n° 8 ». Elle a touché terre à Grindavik le 28 juillet; c'est un Islandais du voisinage de Grindavik qui l'a trouvée.

Serbie

Un Serbe, qui jouissait d'une grande estime à Uskub (Turquie), M. Novanovitch, a été tué par un Albanais. Ce meurtre, que l'on attribue à des raisons politiques, a excité l'indignation de toute la population serbe.

Iles Samoa

On signale le mécontentement croissant des indigènes contre l'administration allemande des îles échues en partage à l'Allemagne, dans le récent partage de l'archipel entre les puissances coprotectrices. Beaucoup de Samoens émigrent aux îles Fidji.

Il paraît que les autorités militaires et civiles sont divisées sur la politique à adopter à l'égard des indigènes. Les premières appuient le chef Mataafa, les autres veulent concilier les divers partis locaux dont les rivalités ont amené tant de complications dans ces dernières années.

Les partisans de Mataafa plus audacieux que les autres se sont emparés de tous les postes de chefs de district et d'« anciens » de village. Mataafa lui-même s'est constitué une garde du corps à Moulinou et ne s'est pas fait faute de critiquer rudement les décisions du juge impérial, M. Knipping.

Les autorités allemandes ont dû adopter une attitude énergique pour mettre fin à ces agissements et Mataafa a fait sa soumission et présenté des excuses.

Le gouvernement colonial fonctionne aujourd'hui sous le contrôle d'un comité composé de sept principaux négociants et planteurs qui ont voix consultative sur toutes les affaires commerciales et agraires. Un autre comité de sept membres choisis parmi les différentes nationalités par le gouverneur donne son avis sur les questions administratives.

Malgré tout le soin que les autorités allemandes apportent à maintenir la balance égale entre les clans indigènes, l'état de choses dans la nouvelle colonie ne paraît guère moins précaire que du temps du condominium anglo-germano-américain.

BILLETS DU MATIN

Une tombe modeste, gratuitement concédée par la municipalité de la petite ville d'Hyères et ironiquement bénie par un curé, est l'asile dernier où ce grand agité qui fut M. Cluseret, député socialiste du Var, a trouvé le repos. Sa vie avait été une longue et curieuse aventure. Un demi-siècle durant, il poursuivit à la fois une grande situation militaire et une grande situation financière. Il ne trouva ni l'une ni l'autre : la gloire et la fortune lui échappèrent. Il meurt très pauvre et général *in partibus*. Mais, ayant appartenu à des partis divers, ayant servi plusieurs causes, jamais heureux, parfois suspect, il sut se tirer d'affaire en toute circonstance, ce qui est déjà bien joli ! Ce vieillard à grande barbe blanche qu'on voyait siéger à l'extrême gauche de la Chambre, ignoré comme orateur, mais interrupteur entêté, portait allègrement sur ses vieilles épaules le poids de trois ou quatre condamnations à mort. De ceci, d'ailleurs, il ne se souciait guère. Pendant qu'il guerroyait avec les Turcs contre les Russes, il fit lui-même courir le bruit qu'il avait été fusillé par ceux-ci. Dans sa carrière pleine de hasards, de contradictions et de mystères, il ne connut, dit-il lui-même dans ses *Mémoires*, que deux fâcheuses aventures, qu'il qualifie de « honteuses » : avoir été décoré à vingt-trois ans et avoir été le collègue des « imbéciles » de la Commune.

Cluseret, en effet, — ce qu'ont oublié de dire les journaux socialistes et nationalistes dont il avait adopté les idées — en juin 1848, étant sous-lieutenant, avait obtenu un commandement dans la garde mobile et avait été décoré par Cavaignac, ayant congrûment fusillé les ouvriers insurgés. Réintégré dans l'armée régulière, il la quitta, pour des raisons politiques, a-t-il dit. Depuis, il guerroya avec les Turcs, avec Garibaldi, avec les fédéraux d'Amérique. En ce dernier pays il joua un certain rôle, s'étant fait journaliste. Il fut ensuite délégué à la guerre pendant la Commune; et, condamné à mort à la fois par la Commune et par les conseils de guerre versaillais, ici comme traître, là comme rebelle, il s'évada prestement de ce double péril. Après maintes aventures en Orient, l'amnistie intervint. Et, deux ou trois fois condamné à Paris pour des délits de presse, il vient de terminer sa longue carrière, pleine d'inconnu, par cette dernière contradiction de mourir dans la peau d'un député nationaliste après avoir été un des plus grands adversaires de l'armée.

J'ai été deux fois en contact avec cet homme singulier, qui, malgré ses opinions, m'apparaît comme un homme d'un autre temps, sorte de Casanova politique. Ce fut en 1870-71. Cluseret avait eu l'idée de se faire donner le commandement d'une armée qu'il eût formée avec les gardes nationales du midi de la France. Gambetta n'ayant pas accueilli ce projet, Cluseret essaya de le réaliser sans lui. Il alla d'abord à Lyon, créant mille embarras au préfet Challemel-Lacour, qui, avec une admirable énergie, luttait contre les révolutionnaires. Ceux-ci, qui, à certaines heures, tenaient le préfet prisonnier et avaient posté des sentinelles jusque dans son cabinet (je dus user de subterfuge pour y pénétrer, portant un message de Gambetta), avaient arboré le drapeau rouge en face de la préfecture. Cluseret voulait donner ce drapeau à « son armée ». Ayant échoué, il vint à Marseille et, sans plus de façons, s'installa, avec quelques acolytes, à l'état-major de la place. J'étais à la préfecture, chef de cabinet d'Alphonse Gent. Un gendarme affolé, qui ne savait plus à qui entendre, vint nous prévenir et, un quart d'heure après, nous avions « cueilli » Cluseret. Alphonse Gent, que son ardent patriotisme et son admiration pour Gambetta avaient fait un homme de gouvernement, avait gardé un vieux fonds de conspirateur. Il considérait qu'en temps de révolution il y a une légalité de fait, non de droit. C'était à ce point qu'ayant reçu une balle dans le corps lorsqu'il était entré seul, avec un admirable courage, dans la préfecture occupée par des rebelles, il n'avait pas voulu qu'on poursuivît son assassin, que tout le monde connaissait. Et tandis que, classique, je lui parlais d'envoyer Cluseret devant le conseil de guerre, il me dit en souriant : « Bah ! nous sommes en révolution. Je vais l'expédier à Gambetta. Il se débrouillera... » Le pire de l'histoire, c'est que Cluseret était doublé d'un grand escogriffe d'Américain qui devait fournir des canons et des fusils à son armée et voulait se faire donner quelques millions sur cet armement chimérique. Ce Yankee étonnant prétendait ne pas savoir un mot de français. Tous les jours, il se faisait acclamer à la fenêtre de son hôtel, agitant un drapeau français et un drapeau américain. Il comprit pourtant à merveille le commissaire de police qui vint l'aviser d'avoir à déguerpir sur l'heure...

Quelques mois après, la Commune vaincue, passant par Genève, j'y retrouvai Cluseret. Il habitait une jolie villa qu'on appelait Château-Trompette. Le « général » avait opéré un nouvel avatar. Sous la direction du naïf Courbet, il s'était fait peintre. Mais, comme il était invraisemblable que ses paysages l'eussent enrichi, on s'étonnait de l'aisance qui régnait en sa villa. Une histoire plaisante, qui l'expliquait, me fut racontée, dont je ne me porte pas garant. On me dit que Cluseret, ayant rencontré un riche Yankee, lui fit croire que, pendant la Commune, il avait eu, en don ou autrement, un Murillo du Louvre et lui avait vendu, fort cher, une abominable copie, que le Yankee emporta avec mille précautions. Je donne l'anecdote pour ce qu'elle vaut. J'aime mieux croire que ce bon tour ne doit pas être retenu au compte du « général ». Il y a assez de mystère sur son aventureuse existence. Ce qui est certain, c'est que, très bien doué, vaillant au combat, il fut de ces hommes qui n'arrivent jamais à se hiérarchiser de façon régulière et qui sont indisciplinés même dans les rangs révolutionnaires. C'était une ironie de voir ce vieux coureur d'aventures de tout genre finir sa vie en petit employé parlementaire, venant à la Chambre comme à son bureau, n'excitant même plus la curiosité d'une génération nouvelle, ignorante ou oublieuse des temps que sa mort évoque pour moi.

HENRY FOUQUIER.

FRÉDÉRIC GUILLAUME NIETZSCHE

Frédéric Guillaume Nietzsche vient de mourir. Depuis des années la paralysie générale l'avait terrassé : il était fou. Il ne restait de ce philosophe, qui peut-être fut surtout un magnifique évocateur d'images, un poète, qu'un corps tremblant et privé d'âme. Et s'il est vrai que la mort réelle apparaît au moment où l'être ne se développe plus, se fige dans le même geste, s'il est vrai que nous coudoyons beaucoup de morts, à plus forte raison pouvait-on le dire de Nietzsche : il n'existait plus que par ses écrits. Eux seuls de lui étaient vivants. Exalter la vie, dénoncer le principe de renoncement du christianisme comme le principe « d'une morale d'esclaves », exalter jusqu'au lyrisme le principe de la lutte pour la vie, en déduire une « morale des forts », prédire l'avènement du « surhomme » aussi supérieur à l'homme que l'homme le fut aux animaux, peut-être surtout est-ce là un sujet de poésie, et l'on trouverait chez Nietzsche, comme chez tous les écrivains oratoires, de successives contradictions. Mais l'écrivain restera : il en est peu d'une telle puissance verbale et d'une telle richesse.

Frédéric Nietzsche était né le 15 octobre 1844 dans le petit village de Rœcken, près de Lützen, en Saxe. Il descendait de protestants polonais, réfugiés en Allemagne au dix-huitième siècle et fit ses études au collège de Pforta et aux universités de Bonn et de Leipzig. Il fut nommé en 1869 professeur de philologie classique à l'université de Bâle. Il y resta jusqu'en 1876.

De cette période datent ses livres sur la *Philosophie dans l'âge tragique de la Grèce* (composé de 1872 à 1875 et publié en 1896), l'*Origine de la tragédie ou hellénisme et pessimisme* (1872), *Schopenhauer, éducateur* (1874), *Richard Wagner à Bayreuth* (1876). C'est durant son séjour en Suisse qu'il se lia avec le grand musicien, qu'il allait souvent voir à Triebschen, près de Lucerne, et pour qui il éprouvait une admiration enthousiaste.

En 1876, il se détacha définitivement de Wagner et de Schopenhauer, dont les doctrines eurent, pendant un temps, une grande influence sur ses idées. La rupture avec Wagner fut d'autant plus violente que ces deux caractères étaient assez semblables.

Nietzsche publia de nombreux ouvrages de polémique contre Wagner et condamna ses tendances musicales aussi sévèrement qu'il les avait précédemment glorifiées à l'excès. On a donné comme motif de la rupture les idées de Wagner dont Parsifal a été l'application, mais peut-être ce conflit fut-il personnel et sort-il uniquement de l'intolérance des deux caractères. Nietzsche prétendait, aux yeux de Wagner, n'être pas seulement un philosophe, mais aussi un musicien et un compositeur, et c'est ce que Wagner ne pouvait pas supporter.

Obligé, à cette époque, d'abandonner l'enseignement par suite d'une ophtalmie assez grave et d'une sérieuse fatigue nerveuse, Nietzsche subit une grave crise intellectuelle avant de s'affranchir des croyances qu'il avait manifestées jusqu'alors. La publication de ses livres d'aphorismes, dont le premier, *Menschliches Allzumenschliches* (1876-77), marque le travail d'une pensée en voie de développement et la marche d'un esprit qui n'avançait que par intuitions et observations morales.

En 1882, sa santé s'améliorait, et il publiait, en 1885 pour ses amis, en 1892 pour le public, le livre où, pour la première et la dernière fois, il exposa, dans leur enchaînement, toutes les idées essentielles de sa philosophie définitive. C'est *Also sprach Zarathustra* (Ainsi parla Zarathustra), poème en prose, où les idées du philosophe sont exposées sous forme de méditations et de discours satiriques ou lyriques prêtés au prophète Zarathustra.

Dans cet ouvrage, il demande, dans un langage d'ailleurs assez obscur, la complète transformation (*Umwerthung*) des idées morales et des rapports de droit actuels, la rupture avec toute doctrine religieuse ou philosophique traditionnelle. Ensuite il y explique sa conception du surhomme (*Uebermensch*) comme produit naturel du développement de l'humanité actuelle.

D'autres ouvrages philosophiques suivirent, entre autres une introduction à la philosophie de l'avenir sous le titre de *Au delà du bien et du mal*, qui de tous les écrits de Nietzsche excita la plus vive contradiction.

Sa santé s'altérait, de terribles insomnies le minaient et les narcotiques qu'il employait ne faisaient qu'augmenter son mal.

A Turin, il fut atteint, en 1889, d'aliénation mentale et transporté dans une maison de santé, à Jena. Son mal étant devenu absolument incurable, on le confia aux soins dévoués de sa mère et de sa sœur, auprès de qui il vient de mourir.

L'invention, au théâtre comme partout, consiste à mettre sa marque personnelle sur le fonds commun de passions et de sentiments, de situations et de faits, toujours les mêmes et toujours nouveaux, qu'exploitent les hommes de tous les temps et de tous les pays, depuis qu'ils observent et imaginent pour s'amuser ou se consoler de la vie. L'originalité consiste à varier la forme, qui change de génération en génération, tandis que le fond reste immuable à travers les siècles. C'est ce qu'ont fait Piron en son temps, Meilhac et Halévy dans de leur. Piron avait beaucoup d'esprit; Meilhac et Halévy en ont encore davantage, et surtout du plus fin.

L'interprétation et la mise en scène de la *Belle Hélène* sont les mêmes qu'à la reprise de l'hiver dernier, c'est-à-dire la première excellente dans son ensemble, et la seconde